

## ESPRIT FLÉCHIER.

---

### LA MODESTIE DE TURENNE.

L'honneur qui est dû à tant de titres à M. de Turenne ne diminue point sa modestie. A ce mot, je ne sais quel remords m'arrête; je crains de publier ici des louanges qu'il a si souvent rejetées, et d'offenser, après sa mort, une vertu qu'il a aimée pendant sa vie. Mais accomplissons la justice, et louons-le sans crainte en un temps où nous ne pouvons être suspects de flatterie, ni lui susceptible de vanité. Qui fit jamais de si grandes choses? qui les dit avec plus de retenue? Rempartoit-il quelque avantage? A l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile : c'est que l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille? il n'oublioit rien, sinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques-unes de ces actions qui l'avoient rendu si célèbre? on eût dit qu'il n'en avoit été que le simple spectateur, et l'on doutoit si c'étoit lui qui se trompoit ou la renommée. Revenoit-il de ces glorieuses campagnes qui ont rendu son nom immortel? il fuyoit les acclamations populaires, il rougissoit de ses victoires; il venoit recevoir des éloges comme on vient faire des apologies : il n'osoit presque aborder le roi, parce qu'il étoit obligé par respect de souffrir patiemment les louanges dont Sa Majesté ne manquoit jamais de l'honorer. C'est alors que, dans le doux repos d'une condition privée, ce prince, se dépouillant de toute la gloire qu'il avoit acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis, s'exerçoit sans bruit aux vertus civiles. Sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses desirs, grand même dans les moindres choses, il se cache, mais sa réputation le découvre; il marche sans suite et sans équipage, mais chacun dans son

esprit le met sur un char de triomphe; on compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent, tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent. Il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête simplicité; et moins il est superbe, plus il devient vénérable.

---

### JULIE D'ANGENNES ET L'HOTEL DE RAMBOUILLET.

Il y a une noblesse d'esprit plus glorieuse que celle du sang, qui inspire les sentiments généreux, et une louable émulation, et qui fait descendre, par une heureuse suite d'exemples, les vertus des pères dans les enfants. La sage Julie d'Angennes sembloit avoir recueilli cette succession spirituelle. Et cette gloire qui donne ordinairement de l'orgueil et de la fierté, ne lui donna que des sentiments modestes, et des desirs ardents d'assister ceux qui pouvoient avoir besoin de son secours.

Que si elle sut régler les mouvemens de son cœur, elle ne régla pas moins les mouvemens de son esprit. Qui ne sait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne sont pas encore connues; qu'elle eut de la sagesse en un temps où l'on n'a presque pas encore de la raison; qu'on lui confia les secrets les plus importants dès qu'elle fut en âge de les entendre; que son naturel heureux lui tint lieu d'expérience dès ses plus tendres années; et qu'elle fut capable de donner des conseils en un temps où les autres sont à peine capables d'en recevoir? Une si heureuse naissance la rendit d'abord la passion de tout ce qu'il y avoit de vertueux et d'élevé dans la cour. On se fit honneur d'avoir part à son amitié. Elle eut le bonheur de plaire à des reines. Des princesses d'un mérite extraordinaire, des dames que la faveur élevoit presque au rang des princesses, la desirèrent à l'envi pour favorite; et telle fut son adresse, que sans user d'aucun art indigne de son grand courage, elle se conserva toujours dans leur confiance, du consentement même

de celles qui auroient pu la lui disputer : tant son esprit avoit de charmes, tant elle étoit élevée au-dessus même de l'envie!

Quand la nature ne lui auroit pas donné tous ces avantages, elle auroit pu les recevoir de l'éducation; et pour être illustre, il suffisoit d'avoir été élevée par Mme la marquise de Rambouillet. Ce nom capable d'imprimer du respect dans tous les esprits où il reste encore quelque politesse; ce nom qui renferme je ne sais quel mélange de la grandeur romaine, et de la civilité françoise; ce nom, dis-je, n'est-il pas un éloge abrégé, et de celle qui l'a porté, et de celles qui en sont descendues? C'étoit d'elle que l'admirable Julie tenoit cette grandeur d'âme, cette bonté singulière, cette prudence consommée, cette piété sincère, cet esprit sublime, et cette parfaite connoissance des choses qui rendirent sa vie si éclatante.

Vous dirai-je qu'elle pénétoit dès son enfance les défauts les plus cachés des ouvrages d'esprit, et qu'elle en discernoit les traits les plus délicats? que personne ne savoit mieux estimer les choses louables, ni mieux louer ce qu'elle estimoit? qu'on gardoit ses lettres comme le vrai modèle des pensées raisonnables et de la pureté de notre langue? Souvenez-vous de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'esprit se purifioit, où la vertu étoit révérée sous le nom de l'incomparable Artenice, où se rendoient tant de personnes de qualité et de mérite, qui composoient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation. Ce fut là que tout enfant qu'elle étoit, elle se fit admirer de ceux qui étoient eux-mêmes l'ornement et l'admiration de leur siècle.

Il est assez ordinaire aux personnes à qui le ciel a donné de l'esprit et de la vivacité, d'abuser des grâces qu'elles ont reçues. Elles se piquent de briller dans les conversations, de réduire tout à leur sens, et d'exercer un empire tyrannique sur les opinions. L'affectation, la hauteur, la présomption retrempe leurs plus beaux sentimens; et l'esprit qui les retiendroit dans les bornes de la modestie, s'il étoit solide, les porte ou à des singularités bizarres, ou à une vanité ridicule, ou à des indiscretions dangereuses. A-t-on jamais remarqué la moindre apparence de ces défauts en celle dont nous faisons aujourd'hui l'éloge? Y eut-il jamais un esprit plus doux, plus facile, plus accommodant? Se fit-elle jamais craindre dans les com-

pagnies? Étoit-elle éloignée de la cour, on eût dit qu'elle étoit née pour les provinces. Sortoit-elle des provinces, on voyoit bien qu'elle étoit faite pour la cour. Elle se servoit toujours de ses lumières pour connoître la vérité des choses, et pour entretenir la charité; et croyoit que c'étoit n'avoir point d'esprit que de ne pas l'employer ou à s'instruire de ses devoirs, ou à vivre en paix avec le prochain.

En effet, qu'est-ce que l'esprit dont les hommes paroissent si vains?

Si nous le considérons selon la nature, c'est un feu qu'une maladie et qu'un accident amortissent sensiblement. C'est un tempérament délicat qui se dérègle, une heureuse conformation d'organes qui s'use, un assemblage et un certain mouvement d'esprits qui s'épuisent et qui se dissipent. C'est la partie la plus vive et la plus subtile de l'âme qui s'appesantit, et qui semble vieillir avec le corps. C'est une finesse de raison qui s'évapore, et qui est d'autant plus foible et plus sujette à s'évanouir, qu'elle est plus délicate et plus épurée.

Si nous le considérons selon Dieu, c'est une partie de nous-mêmes plus curieuse que savante, qui s'égare dans ses pensées; c'est une puissance orgueilleuse qui est souvent contraire à l'humilité et à la simplicité chrétienne, et qui laissant souvent la vérité pour le mensonge, n'ignore que ce qu'il faudroit savoir, et ne sait que ce qu'il faudroit ignorer.

Cette généreuse fille se mit au-dessus des opinions vulgaires. Parmi les erreurs et les faux jugemens du monde, elle s'appliqua à découvrir ce point de vérité, qui fait regarder la vanité des choses humaines; et c'est d'elle que le sage semble avoir dit, que ses lumières ne s'éteindroient point dans la nuit, *non extinguetur in nocte lucerna ejus*. On estime les biens; elle a cru qu'il falloit les recevoir de la Providence, et les communiquer par la charité. On recherche les honneurs; elle a jugé qu'il suffisoit de s'en rendre digne. On s'attache à la vie; elle l'a méprisée dès qu'elle a pu la connoître.

## SAINT FRANÇOIS DE SALES.

---

### LA VOIX DE DIEU.

Celui qui le matin ayant ouï assez longuement entre les bocages voisins un gazouillement agréable d'une grande quantité de serins, linottes, chardonnerets et autres tels menus oiseaux, entendroit enfin un maître rossignol, qui en parfaite mélodie rempliroit l'air et l'oreille de son admirable voix, sans doute qu'il préféreroit ce seul chanter bocager à toute la troupe des autres. Ainsi, après avoir ouï toutes les louanges que tant de différentes créatures, à l'envi les unes des autres, rendent unanimement à leur créateur, quand enfin on écoute celle du Sauveur, on y trouve une certaine infinité de mérite, de valeur, de suavité qui surmonte toute espérance ou attente du cœur; et l'âme alors, comme réveillée d'un profond sommeil, est tout à coup ravie par l'extrémité de la douceur de telle mélodie.

Hé, je l'entends, ô la voix « la voix de mon bien aimé! » voix reine de toutes les voix, voix au prix de laquelle les autres voix ne sont qu'un muet et morne silence.

---

### LES AFFAIRES DE CE MONDE.

Nous serons bientôt en l'éternité, madame, et lors nous verrons combien toutes les affaires de ce monde sont peu de chose et combien il importoit peu qu'elles se fissent ou ne se fissent pas. Main-

tenant, néanmoins, nous nous empressons comme si c'étoient des choses grandes. Quand nous étions petits enfants, avec quel empressement assemblions-nous des morceaux de tuiles, de bois et de la boue pour faire des maisons et petits bâtimens! Et si quelqu'un nous les ruinoit, nous en étions bien marris et pleurions: maintenant, nous connoissons bien que tout cela nous importoit fort peu. Un jour, nous en ferons de même au ciel, où nous verrons que nos affections au monde n'étoient que de vraies enfances.

Je ne veux pas ôter le soin que nous devons avoir de ces bagatelles, car Dieu nous les a commises en ce monde pour exercice: mais je voudrois bien ôter l'ardeur et la chaleur de ce soin. Faisons nos enfances, puisque nous sommes enfans, mais aussi ne nous morfondons pas à les faire; et si quelqu'un ruine nos maisonnettes et petits desseins, ne nous en tourmentons pas beaucoup, car aussi, quand viendra le soir auquel il faudra se mettre à couvert, je veux dire la mort, toutes ces maisonnettes ne seront pas à propos; il faudra se retirer en la maison de notre père. Soignez fidèlement vos affaires; mais sachez que vous n'avez point de plus dignes affaires que votre salut.

## ANTOINE FURETIÈRE.

---

### AUREA MEDIOCRITAS.

.... Que l'on seroit heureux si l'on pouvoit avoir des livres choisis, et des amis encore plus ! Du bon sens plus que de science, et pour toute philosophie beaucoup de christianisme ; une maison propre et commode ; un revenu médiocre, mais assuré ; point de maître et peu de valets ; assez d'occupation pour n'être jamais oisif ; assez d'oisiveté pour n'être jamais occupé ; point d'ambition ; point de procès ; point d'envie ni d'avarice ; si l'on pouvoit conserver sa santé par la sobriété et le travail plutôt que par les remèdes ; garder sa foi, ne haïr que ce qui est haïssable ; n'aimer que ce qu'il est juste d'aimer ; laisser couler sans chagrin ce qui ne doit pas toujours durer, attendre avec confiance ce qui durera toujours !

## ANTOINE HAMILTON.

---

### L'HABIT DU CHEVALIER DE GRAMMONT.

Le roi, qui ne cherchoit qu'à faire plaisir au chevalier de Grammont, lui demanda s'il vouloit être de la mascarade, à la charge de mener mademoiselle d'Hamilton. Il ne se piquoit pas d'être assez danseur pour une occasion comme celle-là ; cependant il n'avoit garde de refuser cette proposition. « Sire, dit-il, de toutes les bontés qu'il vous a plu me témoigner depuis que je suis ici, cette dernière m'est la plus sensible. »

« Je vous laisse, dit le roi, le choix des nations. — Si cela est, reprit le chevalier de Grammont, je m'habillerai à la françoise pour me déguiser ; car l'on me fait déjà l'honneur de me prendre pour un Anglois dans votre ville de Londres. J'aurois, sans cela, quelque envie de me mettre à la romaine ; mais de peur de me faire des affaires avec le prince Robert, qui prend si chaudement les intérêts d'Alexandre, contre Milord Janet qui se déclare pour César, je n'ose plus m'habiller en héros. Du reste, quoique j'aie la danse cavalière, avec de l'oreille et de l'esprit j'espère me tirer d'affaire ; de plus, mademoiselle d'Hamilton mettra bien ordre qu'on n'aura pas trop d'attention pour moi. Quant à mon habillement, je ferai partir Termes demain matin ; et si je ne vous fais voir à son retour l'habit le plus galant que vous ayez encore vu, tenez-moi pour la nation la plus déshonorée de votre mascarade. »

Termes partit avec des instructions réitérées sur le sujet de son voyage. Son maître redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là, le courrier ne pouvoit pas encore être débarqué, qu'il commençoit à compter les moments dans l'attente de son retour. Il s'en occupa jusques à la veille du bal.

Le jour du bal venu, la cour, plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devoient composer étoient assemblés, à la réserve du chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement étoit si remarquable dans les plus frivoles ; mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paroître en habit de ville, qui avoit déjà paru. La chose étoit monstrueuse pour la conjoncture et nouvelle pour lui. Vainement portoit-il le plus beau point, la perruque la plus vaste et la mieux poudrée qu'on pût voir : son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenoit point à la fête.

Le roi, qui s'en aperçut d'abord : « Chevalier de Grammont, lui dit-il, Termes n'est donc point arrivé? — Pardonnez-moi, sire, dit-il, Dieu merci. — Comment! Dieu merci? dit le roi; lui seroit-il arrivé quelque chose par les chemins? — Sire, dit le chevalier de Grammont, voici l'histoire de mon habit et de M. Termes, mon courrier. » A ces mots, le bal tout prêt à commencer fut suspendu. Tous ceux qui devoient danser faisoient un cercle autour du chevalier de Grammont; il poursuivit ainsi son récit :

« Il y a deux jours que ce coquin devoit être ici, suivant mes ordres et ses serments. On peut juger de mon impatience tout aujourd'hui, voyant qu'il n'arrivoit pas. Enfin, après l'avoir bien maudit, il n'y a qu'une heure qu'il est arrivé, crotté depuis la tête jusqu'aux pieds, botté jusques à la ceinture, fait enfin comme un excommunié. « Eh bien! monsieur le faquin, lui dis-je, voilà de vos « façons de faire : vous vous faites attendre jusques à l'extrémité; « encore est-ce un miracle que vous soyez arrivé. — Oui, mor...! « dit-il, c'est un miracle. Vous êtes toujours à gronder. Je vous « ai fait faire le plus bel habit du monde, que monsieur le duc de « Guise lui-même a pris la peine de commander. — Donne-le donc, « bourreau! lui dis-je. — Monsieur, dit-il, si je n'ai mis douze bro- « deurs après, qui n'ont fait que travailler jour et nuit, tenez-moi « pour un infâme. Je ne les ai pas quittés d'un moment. — Et où « est-il? dis-je, traître qui ne fais que raisonner dans le temps que « je devrois être habillé! — Je l'avois, dit-il, empaqueté, serré, « ployé, que toute la pluie du monde n'en eût point approché. « Me voilà, poursuivit-il, à courir jour et nuit, connoissant votre



Le courrier du chevalier de Grammont. (ARTISTE HAMILTON.)

Le jour de bal veni, la cour, plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devoient composer étoient assemblés, à la réserve du chevalier de Grammont. On s'attendoit qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, et son empressement étoit si remarquable dans les plus frivoles ; mais on s'attendoit bien plus de le voir venir en habit de ville, car on s'étoit déjà paré. La chose fut montréeuse pour la cour, et nouvelle pour lui. Il venoit porter le plus magnifique habit, la perruque la plus vaste et la mieux poudrée qu'on ait vue ; son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenoit point à sa figure.

Le roi, qui s'étoit absent d'abord : « Chevalier de Grammont, lui dit-il, Termes n'est pas encore arrivé ? — Pardonnez-moi, sire, dit-il, Dieu merci. — Comment ! Dieu merci ? dit le roi, lui seroit-il arrivé quelque chose par les chemins ? — Sire, dit le chevalier de Grammont, voici l'histoire de mon habit et de M. Termes, mon courrier. » A ces mots, le bal tout prêt à commencer fut suspendu. Tous ceux qui étoient danser faisoient un cercle autour du chevalier de Grammont, et le suivoient avec son récit :

« Il y a deux jours que ce coquin devoit être ici, suivant mes ordres et ses sermens. On peut juger de mon impatience tout aujourd'hui, voyant qu'il n'arrivoit pas. Ehn, après l'avoir bien maudit, il n'y a qu'une heure qu'il est arrivé, crotté depuis la tête jusqu'aux pieds, hâte jusques à la ceinture, fait enfin comme un évêque en fuite. — Et bien ! monsieur le faquin, lui dis-je, voilà de vos façons de faire ; vous vous faites attendre jusques à l'extrémité ; encore est-ce un miracle que vous soyez arrivé. — Oui, mon... ! » dit-il, c'est un miracle. Vous êtes toujours à gronder. Je vous ai fait faire le plus bel habit du monde, que monsieur le duc de Guise lui-même a pris la peine de commander. — Donne-le donc, bourreau ! lui dis-je. — Monsieur, dit-il, si je n'ai mis douze brodeurs après, qui n'ont fait que travailler jour et nuit, tenez-moi pour un infâme. Je ne les ai pas quittés d'un moment. — Et où étoit-il ? dis-je, traître qui ne fais que raisonner dans le temps que je devois être habillé ! — Je l'avois, dit-il, empaqueté, serré, paré, que toute la pluie du monde n'en eût point approché. — Ne vous en va-t-il pas courir jour et nuit, connoissant votre



Le courrier du chevalier de Grammont. (ANTOINE HAMILTON.)

« impatience, et qu'il ne fait pas bon lanterner avec vous... —  
« Mais où est-il, m'écriai-je, cet habit si bien empaqueté? — Péri!  
« monsieur, me dit-il en joignant les mains. — Comment! péri?  
« lui dis-je en sursaut. — Oui, péri, perdu, abimé. Que vous  
« dirai-je de plus? — Quoi! le paquebot a fait naufrage? lui dis-je.  
« Oh! vraiment, c'est bien pis, comme vous allez voir, me répon-  
« dit-il. J'étois à une demi-lieue de Calais hier au matin, et je  
« voulus prendre le long de la mer pour faire plus de diligence;  
« mais, ma foi, l'on dit bien vrai, qu'il n'est rien tel que le grand  
« chemin; car je donnai tout au travers d'un sable mouvant, où  
« j'enfonçai jusques au menton. — Un sable mouvant auprès de  
« Calais? lui dis-je. — Oui, monsieur, me dit-il, et si bien sable  
« mouvant, que je me donne au diable si on me voyoit autre chose  
« que le haut de la tête, quand on m'en a tiré. Pour mon cheval,  
« il a fallu plus de quinze hommes pour l'en sortir; mais pour mon  
« porte-manteau, où malheureusement j'avois mis votre habit,  
« jamais on ne l'a pu trouver. Il faut qu'il soit pour le moins une  
« lieue sous terre. »

« Voilà, sire, poursuivit le chevalier de Grammont, l'aventure  
et le récit que m'en a fait cet honnête homme. Je l'aurois infailli-  
blement tué, si je n'avois eu peur de faire attendre mademoiselle  
d'Hamilton.... »